



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 114.

SAMEDI, 25 Avril 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 17 mars.

L'EXAMEN public des demoiselles sortant cette année de l'Institut de Sainte-Catherine, a eu lieu hier, 16 mars. Le corps diplomatique, les premiers personnages de la cour, tout ce qu'il y a de distingué à Petersbourg, y a assisté. Il serait difficile de former une réunion plus brillante par son auditoire, et plus intéressante par son objet.

Cet établissement, un des plus beaux qui aient existé, est consacré à l'éducation des demoiselles de la classe noble de l'Empire, et la société lui sera redevable de femmes qui en feront le bonheur et l'ornement. L'étude de la langue russe, des langues étrangères, de l'histoire, n'y fait point négliger les talents utiles convenables aux femmes; et si les sciences et les arts d'agrément y sont admis, c'est avec cette sage réserve qui les rend seulement secondaires. L'assiduité aux devoirs de la religion, la pratique des vertus privées, la partie morale de l'éducation, voilà ce qui est essentiellement remarquable. L'on ne s'étonne pas du degré de soins employés à obtenir de tels succès, lorsqu'on sait que S. M. l'Empereur honore cet utile établissement de sa protection, et a chargé une main bien chère à son cœur d'y répandre ses bienfaits. S. M. l'Impératrice Mère, la fondatrice de cet Institut, en a la direction.

Les examens qui, la veille, avaient été faits dans la langue nationale, le furent en français dans cette séance. Ils portèrent d'abord sur la partie élémentaire de la langue française et des mathématiques, et l'on n'eut pas moins lieu de s'étonner de la justesse des réponses, que de la facilité de l'expression dans une langue étrangère. Des lettres écrites sur différents sujets et distribuées aux auditeurs, leur confirmèrent que toutes ces jeunes élèves écrivaient avec pureté; et l'on vit bientôt, par des citations tirées des meilleurs auteurs, que les beautés de la littérature leur étaient également familières. Quelques expériences de physique suivirent, et l'on eut lieu de remarquer combien la plus légère teinture des sciences exactes, forme l'esprit à une rectitude qui lui est favorable.

On put jouir, après ces épreuves, de toutes les productions des travaux de l'année; une salle contenait des dessins dans plusieurs genres: ceux de M^{lles} Aght, de Berg, Brummer, Rosonoff, fixèrent principalement l'attention; des tapisseries, des broderies pleines d'art et de goût, des dentelles, des robes, des fleurs artificielles, enfin les divers ouvrages, utiles ou agréables objets de l'industrie des femmes.

De la salle d'exposition, on passa dans une pièce voisine où fut servi un déjeuner, et l'on ne vit pas sans un grand intérêt ces jeunes personnes en faire les honneurs avec une grâce, une prévenance, une extrême politesse qui ne s'acquerraient communément que par un long séjour dans le monde. Un concert suivit; les élèves de l'Institut exécutèrent le célèbre Oratorio de Haydn, *la Création du Monde*, avec ses chœurs. L'ensemble de l'exécution prouva en général une grande intelligence, et M^{lles} Aght et de Meyran furent particulièrement remarquées.

On admira généralement parmi les élèves une jeune princesse Gagarin, pleine de candeur et de grâce, qui, placée dans cette maison par son tuteur le comte de Romanzoff, est assujettie aux mêmes devoirs, est vêtue avec la même simplicité que ses compagnes, quoique d'une naissance très-distinguée et destinée à jouir d'une fortune immense. Les exemples de ces pensionnaires de la plus haute distinction ne sont pas rares, et la confiance des parens dans cette institution, est entièrement due à la tendre sollicitude, aux soins vraiment maternels que S. M. l'Impératrice porte également à toutes.

Des conseils pleins de tendresse, et tels que le cœur d'une mère peut seul les inspirer, furent son dernier adieu aux 80 élèves qui sortaient. Elle accueillit avec une extrême bienveillance toutes celles qui avaient plus particulièrement bien mérité pendant leur séjour dans l'établissement. Des grâces furent accordées à plusieurs d'entre elles, et elle leur distribua aussi des chiffres et des médailles d'or. Il serait difficile de citer tous les noms qu'elle a distingués. Elle les sait tous, et sur-tout ceux des malheureux. Mesdemoiselles Vitostoff, Vittemburg, Matastin, Aght se pré-

sentent d'abord. Une circonstance particulière intéressa vivement en faveur de cette dernière: depuis deux jours son père n'était plus; elle l'ignorait. Quel moment devait succéder aux transports d'une joie si pure! Cette idée remplissait l'âme des spectateurs. Toute cette séance fut remplie par un intérêt constant, et les exercices furent terminés par des danses. C'était un spectacle charmant que cette foule de jeunes filles toutes vêtues de blanc, toutes uniformément mises, exécutant entre elles différents pas avec une grâce et une modestie parfaites. C'était une scène vraiment touchante que toutes ces jeunes personnes prêtes à sortir du lieu où elles avaient été élevées, à quitter leurs amies, leurs compagnes d'enfance, et pour toujours cette vie si calme et si heureuse! Chacune d'elles était attendue par une mère, une famille; chaque spectateur voyait sans doute en elles une fille, une sœur, une parente chérie, et ces douces relations du cœur embellissaient encore ce tableau plein à-la-fois d'intérêt et de grâce.

DANEMARCK.

Kiel, le 11 avril.

Il est arrivé ici aujourd'hui le bâtiment papembourgeois, *la Jeune-Englyna*, venant de Copenhague; il n'a rencontré aucun bâtiment ennemi dans sa route.

— Une inondation extraordinaire, causée par la fonte subite des neiges du Hartz, a grossi l'Ocker, l'Em, l'Aller, d'autres petites rivières et le Weser; les villes de Brunswick, d'Hanovre, de Zell, de Brême, ont été, pour ainsi dire, submergées. Les dommages causés par ce petit déluge, sont très-considérables.

— Des voyageurs arrivés récemment de la Norvège, ont été visités aux frontières de Suède, et il leur a été signifié qu'il ne leur serait plus permis de rentrer dans le royaume.

(Gazette de France.)

A L L E M A G N E.

Vienne, le 9 avril.

La Gazette de la Cour contient aujourd'hui une patente impériale qui enjoint à tous les possesseurs de biens inféodés, dépendans autrefois de seigneuries étrangères aux Etats autrichiens, d'en donner, dans l'espace de six mois, un état à l'administration provinciale ou à la cour équestre, et de renouveler, soit en personne, soit par fondés de pouvoirs, pardevant ladite cour, dans l'espace d'un an, leurs obligations, sous peine de félonie. La cour équestre doit être nantie de tous les droits, redevances et appartenances qui étaient du ressort des anciennes seigneuries; elle a aussi son recours sur les échéances qui auraient pu avoir lieu avant le terme du renouvellement d'obligation. Cette patente a été publiée conformément à la sécularisation générale de l'Empire, conformément aussi à l'art. 15 du traité de Presbourg, et au droit de réciprocité, en vertu duquel toute dépendance féodale des biens et propriétés situés dans le territoire autrichien, à l'égard des seigneurs étrangers, se trouve abolie.

S. A. I. l'archiduc Charles, évêque de Waitzen, frère de l'Impératrice, se trouve actuellement ici.

(Idem.)

Des bords du Danube, le 14 avril.

Des lettres de Venise, en date du 5 avril, contiennent l'agréable nouvelle que, depuis les derniers jours de mars, on y voit arriver beaucoup de navires marchands avec de riches cargaisons venant des différents ports de l'Adriatique dont la navigation est à présent entièrement libre, depuis que les Anglais ont quitté ces parages. Les mêmes lettres confirment la nouvelle que l'escadre française s'est emparée de plusieurs frégates et cutiers anglais.

— Les cotons provenant des prises faites dans l'Adriatique et conduites à Ancône, ont été achetés pour le compte des Français; les négocians italiens et étrangers ont acheté les autres articles.

(Journal du Commerce.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 12 avril.

S. M. vient d'ordonner l'établissement d'un bureau central de bienfaisance dans cette capi-

tale. Il recevra tous les dons que les personnes charitables voudront faire pour les pauvres. Toutes les demandes en secours lui seront adressées. Le bureau rendra compte tous les trois mois aux ministres de l'intérieur et de la justice.

(Idem.)

B A V I E R E.

Augsbourg, le 8 avril.

On va travailler, dans le royaume de Bavière à la construction de quatre grands ponts, dont l'un aura une arche de 200 pieds de largeur. Un de ces ponts sera établi près de Passau, et un autre en Souabe, sur la Wertach. Le gouvernement met à profit les plans du conseiller intime Wiebeking, qui réunissent la plus stricte économie à la solidité et à l'élégance.

— Le roi de Bavière a ordonné la formation d'une nouvelle garde. Le ministre de la guerre a présenté à S. M. un plan à ce sujet, qui, dit-on, a déjà été adopté. Cette garde sera divisée en trois corps (infanterie, chevaux-légers et artillerie légère). Les braves soldats de l'armée bavaroise de tous les régimens qui se sont le plus distingués pendant la dernière campagne, la composeront.

(Idem.)

INTÉRIEUR.

Gap, le 16 avril.

Dans la nuit du 15 au 16, à deux heures après minuit, nous avons éprouvé une secousse de tremblement de terre, dont la direction a été du S. S. O. au N. N. E. Elle a été moins violente que celle du 2, et a duré 12 secondes.

Cologne, le 16 avril.

Le 10 de ce mois, le Rhin était, à Wesel, à 14 pieds 11 pouces; mais le lendemain, il était déjà réduit de près d'un pied. La crue rapide des ruisseaux et rivières du voisinage, fait craindre quelque événement malheureux. On écrit de Dorsten, le 11, que de mémoire d'homme on n'y a vu la Lippe aussi forte qu'elle l'est aujourd'hui; son accroissement subit a causé, dans plusieurs lieux, de grands dommages. La digue de ce côté-ci ayant été endommagée en plusieurs endroits, les communications s'en sont beaucoup ressenties. La Roër a cru aussi d'une manière extraordinaire, et le passage en est devenu extrêmement difficile. Les dégâts causés par l'inondation de cette rivière sont, dit-on, considérables.

Paris, le 22 avril.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 5 février 1808, sur la demande de Léandre Bouffieux, domicilié à Bruxelles, et de Gabriel-Alexis Reomont, et Jeanne-Marie Bouffieux, domiciliés à Chastre-en-Villenux,

Le tribunal de première instance à Nivelles, département de la Dyle, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Antoine-Joseph Bouffieux, de la commune de Chastre-en-Villenux, disparu dès 1787.

Par jugement du 3 février 1808, sur la demande de Marie Gadan, domicilié à Beaune,

Le tribunal de première instance à Beaune, département de la Côte-d'Or, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Claude Gadan, disparu de Beaune depuis plus de 15 ans.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Marie-Anne-Louise Bayle, domiciliée à Privas,

Le tribunal de première instance de Privas, département de l'Ardèche, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Simon-Pierre Mege, parti pour les îles en 1790, sans avoir donné de ses nouvelles.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande de Marie-Elisabeth Barth, épouse autorisée de Pierre Schanck, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Cousel, département de la Sarre, a déclaré l'absence de Théobald ou Thiébaud Barth, de la commune de Boosen.

Par jugement du 7 messidor an 13, sur la demande de François et de Jean-Pierre Charpentier, de la commune de Trois-Moustiers,

Le tribunal de première instance à Loudun, département de la Vienne, a déclaré l'absence d'Urbain Charpentier, leur père,

Par jugement du 9 janvier 1808, sur la demande du sieur Jean-Pierre Giroud, receveur de l'enregistrement, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a déclaré l'absence de Pierre Paul Sellon.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 25 avril 1808, au samedi 30, savoir :

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux 1. A, P,	6600
2. D, du n° 1 à	8000
3. G, H,	6600
4. M, N, O,	5100
5. C, K,	8000
6. L,	9000
7. Q, R, U, V, W,	3600
8. B,	8600
9. E, I, J, S,	2700
10. F, T, X, Y, Z,	4000
11. D, du n° 43503 à	47200

Le lundi 25, mercredi 27, et vendredi 29 avril.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 6^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 6^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 mars.)

DETTE VIAGÈRE ET PENSIONS.

Semestre échu le 29 décembre 1807.

Dette viagère.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°	11500
2 du n° 11501 à	23000
3 du n° 23001 à	34500
4 du n° 34501 à	46000
5 du n° 46001 à	57500
6 du n° 57501 à	la fin.

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à	16000
8 du n° 16001 à	la fin.

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

11 du n° 1 à	la fin.
--------------------	---------

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à	la fin.
---------------------------	---------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à	la fin.
--------------------	---------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à	la fin.
--------------------	---------

Pensions de veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à	la fin.
--------------------	---------

Le mardi 26 avril.

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Cinq pour cent consolidés.

Le jeudi 28 avril, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 septembre 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Le samedi 30 avril est réservé dans tous les bureaux pour la vérification des paiements dans les départements.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

LITTÉRATURE — POÉSIE.

L'Enéide de Virgile, traduite en vers par M. J. Hyacinthe Gaston, proviseur du Lycée de Limoges (1).

Cette traduction nouvelle, publiée par livraisons, semble être écrite par trois plumes différentes : je veux dire que le dernier travail de l'auteur est supérieur au second, et celui-ci au premier. Si l'on doutait que la poésie soit un art, il suffit, pour lever le doute, de l'exemple de M. Gaston qui, dans ce grand air des vers, a fait en peu d'années des progrès sensibles ; en effet, il a prouvé qu'un louable et sage desir de célébrité, soutenu de beaucoup d'étude, peut, sinon réparer, faire oublier du moins en partie l'absence de cette disposition naturelle, de cette influence secrète qui fait le poète. Bien sûrement M. Gaston n'est pas né poète ; mais avec un bon esprit, de la vivacité dans les aperçus, du goût et de l'oreille, il lui arrive d'obtenir de l'art quelques-uns des dons que lui refusa la nature, et d'en user assez habilement, pour qu'on se méprenne quelquefois sur leur source. L'on voit qu'il a médité les secrets du style dans nos grands poètes, l'artifice de leurs coupes, de leurs transitions, etc. ; mais il les imite de trop loin et avec trop de timidité : disons le mot, c'est précisément parce qu'il imite, que M. Gaston se montre circonspect et craintif. Ses écrits manquent en général de cette vigoureuse et ineffaçable empreinte qui immortalise les productions, même les moins parfaites d'un vrai génie.

Que l'on compare, par exemple, la traduction de l'Enéide par M. Delille avec celle de M. Gaston : la première, sur laquelle nous avons émis une opinion si impartiale et si libre, offrira plus d'incorrections et de fautes graves, mais aussi de plus grandes beautés que la seconde ; or, c'est l'absence des beautés qui nuit au succès des ouvrages. Au milieu des imperfections, vous remarquerez chez M. Delille la touche du maître, des mouvemens pleins de verve qui ne sont point empruntés, des combinaisons savantes, des alliances d'expression pleines d'audace, que le goût souvent justifie ; dans M. Gaston, la manière d'un bon élève, une chaleur étudiée, un élan restreint, une élégance uniforme ; et ici je ne les juge tous deux que comme écrivains.

Comme traducteur, M. Delille est encore au-dessus de M. Gaston, et Virgile a trouvé en lui un interprète plus fidèle. Sa version est presque toujours une paraphrase ; mais du moins y retrouvez-vous, d'intervalle en intervalle, les grands traits de Virgile : M. Gaston, se faisant un système de traduction tout opposé, et cherchant à être numériquement aussi court que son modèle, s'est mis, par-là même, dans l'impossibilité de le rendre. Il a trop oublié que le vers latin a plus de syllabes que le vers français, et la langue latine plus de concision que la nôtre, n'étant pas comme elle embarrassée d'articles et de pronoms, ayant de plus une syntaxe mieux déterminée et plus précise. Je suis fâché de le dire ; mais, dans ses premiers livres sur-tout, M. Gaston en a agi avec Virgile, comme on en agirait avec un poète sans conséquence ; il ne rend ni ne cherche à rendre son génie, et, presque toujours s'affranchissant de toute gêne, il substitue sa pensée à celle de Virgile. Allons aux preuves : Éole, dans le premier livre, soulève les vents contre les Troyens :

« Il dit (Éole), et, d'un coup du revers de sa lance, il frappe les flancs profonds de la montagne. Tout-à-coup, s'échappant par l'issue qui leur est ouverte, les fils d'Éole, avec l'impétuosité d'un bataillon, se précipitent et font voler la terre en noirs tourbillons. Bientôt, répandus sur la mer, tous les vents à-la-fois, l'Eurus, le Notus, le vent brûlant de l'Afrique, si fécond en orages, soulevant et poussant vers les côtes les énormes vagues, bouleversent la mer jusque dans ses fondemens. Au mugissement de la tempête, se joignent les cris d'effroi des matelots et le sifflement des cordages. Tout-à-coup, d'épaisses nues dérobent aux yeux le ciel et le jour. Sur les eaux s'étend une nuit affreuse. L'air étincelle du feu des éclairs qui le sillonnent ; la foudre y retentit en longs échos : par-tout présente, par-tout menaçante, la mort environne les Troyens. »

La prose ne rendra jamais l'harmonie des grands effets poétiques ; ces césures, ces coupes remarquables ; ce vers qui tombe avec le coup, *impulit in latus* ; ce long *incubere* qui nous montre les vents étendus sur toute la surface de la mer ; cet *intonuere poli* qui prolonge le retentissement des pôles, et le pétilement et la scintillation des éclairs qui s'entre-croisent dans le *crebris micat ignibus*. Au poète seul appartient le privilège de reproduire, dans sa langue, les

beautés poétiques des autres langues ; mais la prose peut indiquer les grands traits, et je ne crois pas en avoir omis un seul dans la mienne : voyons maintenant ce même morceau dans M. Gaston :

A ces mots, sur le roc il frappe de sa lance,
Le roc s'ouvre et des vents la cohorte s'élance,
Se précipite, gronde et monte dans les airs,
Redoublant en colonne et pesant sur les mers.
On entend à ce bruit, précurseur des orages,
Crier les matelots et siffler les cordages.
Le jour s'est éclipse, la nuit fond sur les eaux ;
La mort pâle s'avance et plane sur les flots ;
L'éclair croise l'éclair, et la foudre à la Terre
Prête par intervalle une affreuse lumière.

Ces vers, éloignés du texte, seraient des vers faibles et négligés. On entend crier est à-la-fois faible et impoétique ; le jour qui s'éclipse n'est pas heureux : pour que l'image paraisse juste et le terme propre, il faut prendre ici le jour pour le soleil, et l'expression est trop détournée : c'est après cela une très-forte négligence que cette répétition *pese sur les mers, fond sur les eaux, plane sur les flots* ; mais si les vers français sont placés à côté des vers latins, c'est bien pis sans doute. Eh ! par exemple, Virgile ne fait pas monter et descendre les vents : monte dans les dans les airs, redescend en colonne, petites circonstances pour le moins inutiles ; pour le moins, parce qu'en éloignant les vents de la mer, le traducteur affaiblit la violence de leurs efforts : dans Virgile, ils ne font pas tant de chemin : loin qu'ils montent dans les airs, ils se couchent sur la mer, *INCUBERE* ; ce qui est, comme on voit, tout le contraire.

M. Gaston devait finir par le grand trait : *intentant omnia mortem*, et non pas par cette autre petite circonstance de la foudre qui prête une affreuse lumière à la Terre : ce qui est très-indifférent ; ce qui est une paraphrase de l'éclair qui croise l'éclair ; ce qui, de plus, me semble déplacé, parce qu'il n'est et ne peut être ici question de la Terre dont les Troyens sont éloignés ; car Virgile nous a dit avant : *IN ALTUM VELA DABANT LETI*, ils s'avançaient pleins de joie vers la haute-mer. Le traducteur enfin ne rend ici aucune des images de l'original ; le moins instruit des lecteurs en peut juger par le faible essai de traduction que j'ai donné.

Neptune vient de haranguer les vents déchaînés par Éole : à sa voix, leur fureur s'apaise :

« Ainsi (dit Virgile) lorsqu'une sédition vient troubler la paix d'un grand peuple ; que, déjà la phrénésie égarant la multitude, les mutins se sont fait des armes au gré de leur fureur ; que dans les airs volent les pierres et les torches enflammées ; si quelque grand et vertueux personnage vient à paraître, tout se tait. Pour l'entendre, les oreilles sont attentives : un mot de sa bouche suffit pour ramener les esprits, pour adoucir les cœurs. Ainsi tombe le courroux des flots, au premier regard du souverain des mers. Tout s'apaise dès que, piquant ses coursières sous un ciel redevenu serein, il fait rapidement voler les roues de son char sur la surface liquide, etc. »

Cette comparaison est pleine de justesse dans son objet et dans chacun de ses rapports. Quant à l'expression poétique, la prose n'en peut même donner une idée : la prose ne reproduira jamais l'effet de ce vers, embarrassé d'éclisions *magno in populo... coorta est* ; rendu lent et pénible, afin de peindre la naissance de la sédition qui s'annonce, comme la tempête, par des rumeurs sourdes, jusqu'à ce que la confusion s'accroisse ; mais la poésie, dans toutes les langues, peut s'élever à ces grands tableaux : elle pouvait rendre dans la nôtre l'harmonie imitative de ces mots, *jamque faces et saxa volant*, où l'on croit entendre le bruit des pierres et des torches qui se heurtent dans les airs, et peut-être encore faire sentir cette terminaison monosyllabique *virum quem*, qui met en regard le personnage respectable, dont l'aspect seul va tout calmer. Ainsi nous remarquons une non moins savante combinaison des effets de l'art, dans ces vers de la tragédie d'Esther :

Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière ;
Revêtu de lambeaux, tout pâle, mais son air
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.

Mardochée est figuré ici comme le remords qui poursuit le criminel Aman ; et le monosyllabe si habilement jeté à la fin du vers, forme, pour ainsi dire, l'effet d'un flambeau qui, éclairant les étranges vêtements de Mardochée (les lambeaux, la cendre, la poussière), les rend plus affreux et plus terribles aux yeux du cruel ministre.

M. Gaston connaît mieux que moi ces secrets de l'art qu'il développe dans ses notes ; mais j'en cherche en vain la trace dans sa version :

(1) Trois volumes in-8°. — A Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois. (1807.)

Ainsi, dans nos cités parfois groude et menacée
D'un peuple mutiné l'essaim tumultueux ;
Armé par la fureur, il vole impétueux ;
L'incendie et la mort signale son passage ;
Mais qu'à ses yeux surpris soudain se montre un sage,
Qu'il parle... devant lui, de ces vils factieux
Se dispersent au loin les flots séditions.
Ainsi du dieu des mers la voix toute-puissante
Applanit sous ses pas la vague frémissante.

Les adjectifs à la rime sont d'un usage trop commode, et que, par cette raison, il faut abandonner aux commençans. Multipliés à cette place, ils donnent aux vers un tour lent et négligé ; à tout le morceau, un ton d'uniformité qui fatigue. Toutes les intentions du poète sont méconnues dans ce tableau. Où sont-ils ces grands effets d'harmonie qui résultent et du choix de l'expression et du lieu qu'elle occupe ? Le bas peuple est toujours l'instrument dont se servent les partis ; c'est lui qu'on met en avant ; il porte et reçoit les premiers coups, *ignobile vulgus*. Cette idée est philosophique, il fallait la faire sentir.

Jamque faces et saxa volant ; furor arma ministrat.

Les derniers mots, *furor*, etc., peignent bien le délire de la multitude qui ne songe pas même au choix des armes, et qui cependant peut être vaincue par celles de la raison, comme on le voit. Ce rapprochement qui sort ici de l'expression même, ne devait-il pas être indiqué dans la copie, comme il l'est dans l'original ? Et cet autre rapprochement, non moins remarquable, de ce long *conspexere* après le monosyllabe *quem*, où le trouver encore dans cette copie ? Serait-ce dans ce tour sec, mais qu'à ses yeux se montre, etc. ? ce *conspexere* s'allonge comme pour peindre l'étonnement ; à l'étonnement succède le silence (*silent*), c'est-à-dire la cessation du combat, puis l'attention (*arrectis auribus astant*). Toutes ces progressions sont prises dans la nature. Virgile les suit : son Sage commande aux esprits (*regit dictis animos*), adoucit les cœurs (*pectora mulcet*), ces cœurs mutins si justement comparés aux flots mutins (*et mulcere dedit fluctus*) : ce Sage est l'homme éloquent par excellence. Aristote et Quintilien nous disent que l'éloquence n'existe pas sans la sagesse et la vertu.

J'en demande pardon à M. Gaston ; mais il ne faut rien moins qu'une merveilleuse application des procédés eux-mêmes de Virgile, pour réussir à traduire Virgile ; et il faut l'avoir traduit (je prends ce mot dans sa plus rigoureuse expression), pour obtenir l'honneur qu'il ambitionne d'être déclaré *classique*. M. Gaston me semble avoir beaucoup à faire pour le devenir. Son livre, tel qu'il est, je n'en excepte pas même le dernier volume, demande encore dix années d'obstiné travail. Une traduction de l'*Enéide* est l'ouvrage de la vie.

J'ai déjà prouvé et je vais prouver encore que M. Gaston prête son esprit à Virgile : sans aller plus loin, dans l'exemple même du sage qui vient d'apaiser la sédition, pourquoi, lorsque Virgile rend ces mutins *attentifs* à ce qu'il va dire, M. Gaston les fait-il *fuir*, comme s'il paraissait à main armée, et pouvant leur faire peur ?

Qu'il parle... devant lui, de ces vils factieux
Se dispersent au loin les flots séditions.

Je ne reviendrai plus sur cette remarque critique que malheureusement il me faudrait trop répéter. Les lecteurs, pleins du modèle, sauront bien d'eux-mêmes reconnaître qu'en presque aucun endroit de sa version, M. Gaston n'a la couleur *virgilienne*, qu'on retrouve, de tems en tems du moins, dans la paraphrase de M. Delille. Si le tems me le permettait, je proposerais à M. Gaston de lui prouver cette double vérité par autant d'exemples qu'il pourrait le désirer ; car je n'avance rien qui ne me paraisse à moi-même évidemment démontré, rien que je n'aie vérifié avec scrupule dans la lecture réfléchie que j'ai faite de son travail. On peut s'en convaincre par ce que j'ai cité : ce qui suit achèvera la conviction.

La tempête vient de jeter les Troyens sur les côtes de la Lybie. Ils jouissent du sol désiré ; ils reposent et sèchent leurs membres où ruissellent les flots de l'onde amère. (Toutes circonstances dont M. Gaston ne s'occupe pas). Enée, en leur distribuant les urnes remplies de vin, présent du généreux Aécée, adoucit par le plus touchant discours l'amertume de leurs souvenirs. Et ce discours, et tout ce qui le prépare, et tout ce qui le suit, excite une sensibilité qui va jusqu'aux larmes. On lit tous ces développemens, dans le traducteur, sans éprouver la plus légère émotion ; or, n'est-ce pas là manquer la couleur de son modèle ? et pour ne citer qu'un trait, Virgile termine ainsi ce discours :

*Talia voce refert, carisque ingentibus aget,
Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem,*

que M. Gaston croit traduire par ces vers :

C'est ainsi qu'à leurs yeux déguisant sa douleur,
Il cache les ennuis qui dévorent son cœur.

Eh ! que nous importe qu'Enée déguise sa douleur ? ne fait-il que cela, dans Virgile ? Comme Virgile, dites-nous comment il la déguise ; comme Virgile, montrez-nous, en même tems, cette âme tourmentée de mortelles inquiétudes, et ce front presque rayonnant de joie. Ces deux traits qui se touchent prouvent que Virgile possédait éminemment le génie de l'observation. Ils forment, par leur rapprochement, une situation dramatique dont nos poètes et nos peintres se sont souvent emparés. Rubens songeait sans doute à ces vers, lorsqu'il fit son beau tableau de l'*Accouchement de Médée*. Le sourire qui se mêle aux larmes sur la figure de la reine, peint ce double effet si touchant que produisent en général les oppositions harmonieusement saisies, bien qu'ici le tableau ne montre que l'impression des douleurs physiques, adoucie par un mouvement de joie intérieure qui pénètre et brille au dehors. La poésie vit d'oppositions : que d'heureux rapprochemens dans ces deux vers ! L'*espérance* est feinte (*spem simulat*), la douleur est tellement réelle, qu'elle tend toujours à sortir de l'âme, et qu'il faut qu'Enée l'y repousse, l'y refoule, pour ainsi dire (*premit altum corde dolorem*).

L'on sait par cœur les derniers traits de la belle réponse de Jupiter à Vénus.

..... *Dixit ferro et compagibus arctis,
Claudentur belli portæ. Furor impius intus
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.*

Il paraît que cette admirable peinture de la guerre enchaînée, est imitée d'un très-beau tableau d'Apelles (2), que Virgile avait vu souvent dans le palais d'Auguste : ce passage avait été déjà médiocrement traduit par Racine fils. Voici sa version :

Il est fermé, ce temple, où par cent vœux d'airain,
La Discorde attachée et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Fremet sur un amas de lances et d'épées.

Voici la version de M. Gaston, qui n'est gueres préférable à celle de Racine ; le dernier trait surtout est d'une excessive faiblesse :

Sur des faisceaux brisés, la Discorde sanglante
Etouffera les cris de sa rage impuissante,
Et ses serpens, pressés de cent chaînes d'airain,
Ne pourront sur la terre exhiler leur venin.

M. Delille est, ici, incomparablement au-dessus de M. Gaston et de Racine fils :

De cent verroux d'airain les robustes barrières
Refermeront de Mars les portes meurtrières :
La Discorde au-dedans, fille affreuse d'enfer,
Hideuse, y rugira sous cent cables de fer,
Et, sur l'amas rouillé de lances inhumaines,
De sa bouche sanglante euvain mordra ses chaînes.

Soumettons encore quelques passages à l'épreuve de l'analyse, et choisissons le genre où M. Gaston me semble en général avoir mieux réussi : celui où Virgile explique et orne sa pensée par d'ingénieuses similitudes. Je prends celle où le poète compare les travaux des Tyriens à ceux des abeilles, *qualis apes æstate novæ*, etc. ; et voici encore la traduction en prose que je donne pour ceux qui n'entendent pas la langue de Virgile.

« Ainsi, dès que Flore, ramenant le printemps, a fait reflourir les prairies, vous voyez, aux rayons d'un ciel serein, s'animer au travail les abeilles vigilantes. Les unes aident l'essor du jeune essaim qui n'a point encore quitté la ruche ; d'autres, pétrissant en gâteaux le miel liquide, gonflent leurs cellules de ce doux nectar ; celles-ci reçoivent les dépôts odorans des abeilles qui reviennent du butin ; ou, se réunissant en bataillon serré contre l'ennemi commun, chassent à l'envi la troupe vile et paresseuse des frelons qui assiègent leur demeure. Le travail anime tout, et l'air est embaumé des parfums du thym qu'exhalent les miels odoriférans. »

Ce n'est là qu'une copie terne et froide d'un tableau plein de couleur et de vie ; mais, aux yeux du lecteur le moins habile, ne résulte-t-il pas, de la réunion de ces traits, une peinture complète ? Et si vous joignez ces circonstances à celles que vous trouvez au 8^e livre de l'*Enéide*, Virgile aura dit sur les abeilles tout ce qu'il faut dire : or, remarquerons-nous les nombreux rapports de cette comparaison dans les vers qui suivent ?

(2) Ce tableau avait originairement appartenu à Alexandre.

Telle on voit au printemps l'abeille diligente
Promener sur les fleurs sa famille naissante,
Chanceler sous le poids de la rose et du thym,
A l'ennemi commun disputer son butin,
Et chassant le frelon de son palais de cire,
De longs remparts de miel entourer son empire.

Virgile n'est là ni dans le fonds, ni dans la forme, ni dans ses traits, ni dans son ensemble. Non-seulement ce n'est pas là traduire, mais ce n'est pas même imiter ; car si l'imitation ne fait pas sentir les rapports particuliers, elle fait sentir les rapports généraux ; elle entre dans le génie, et, si je puis le dire, marche dans les voies du modèle : elle suit sa pensée dans ses progressions, et n'en remplace pas l'expression pleine d'intérêt, par de petits ornemens accessoires qui déguisent mal la stérilité du travail.

M. Gaston, j'aime à le penser, ne prendra pas en mauvaise part ma franchise qui lui sera plus utile peut-être que les éloges d'un lecteur superficiel ou indifférent. Je ne puis être l'un ni l'autre dès qu'il s'agit de Virgile ; et je ne le serais pas même quand il ne s'agirait que de M. Gaston, dont je suis si peu disposé à contester le mérite, que j'en agis envers lui comme on en doit agir envers tout écrivain qui a des titres réels à l'estime des hommes de lettres. Il y a quelques années, je jugeai avec beaucoup de rigueur la traduction de M. Delille ; or, c'est honorer l'élève, que de le traiter comme le maître ; et si M. Gaston pouvait se plaindre, ce serait de cette insouciance et presque injurieuse indulgence qui semble, alors qu'elle l'épargne, placer un écrivain au-dessous de la critique. Par respect donc pour Virgile, et pour la vérité, par estime pour le nouveau traducteur, je dois dire, et le lecteur instruit dira avec moi, qu'il n'y a pas trace de l'original dans la comparaison que je viens de citer. Où sont tous ces traits de parfaite observation ? *Exercet sub sole labor.... educunt fetus adultos gentis.... liquentia mella stipant et dulci distendunt nectare cellas.... agmine facto, ignavam pecus.... Fervet opus* (si nécessaire)... *et redolent thymo fragrantia mella* ? etc.

M. Gaston s'est moins éloigné de Virgile, dans quelques-uns des rapports de la comparaison qui suit. Dans l'ensemble, il est encore un très-inexact interprète : mais ses vers, pris à part, ont de l'élégance. Je choisis ce passage de l'éfrayante peinture du sac de Troie (2^e livre), où Pyrrhus force le palais de Priam. Cette fois, je rappellerai les vers latins :

*Vestibulum ante ipsum, primoque in limine Pyrrhus
Exultat, telis et luce coruscus ahenâ.
Qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
Frigida sub terrâ humidum quem bruma tegerat,
Nunc positus novus exuvitis, nitidusque juvenis,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.*

M. Gaston traduit ainsi :

Étincelant de fer, à travers le carnage
Le superbe Pyrrhus s'ouvre un vaste passage.
Tel on voit au printemps, loin du froid souterrain,
Où des sucs malfaisans ont nourri son venin,
Le serpent étaler sa nouvelle jeunesse,
De ses anneaux mouans essayer la souplesse,
Fixer sur le soleil un regard enflammé
Et lancer, en sifflant, son dard envenimé.

M. Delille a rendu plusieurs traits oubliés par M. Gaston : il est au-dessus de M. Gaston ; mais il est encore fort au-dessous de Virgile. Voici sa version :

Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus, le cœur brillant d'une ardeur guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière.
Tel un affreux serpent qui, nourri de poison,
Sous la terre dormait dans la froide saison,
Tout-à-coup reparait rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil.

De tous ceux qui ont traduit ce passage, le poète qui me semble l'avoir rendu avec le plus d'énergie, qui a le mieux teint sa version des vraies couleurs du texte, c'est M. Legouvé : le lecteur peut lui-même prononcer, et confirmer ici ou infirmer mon jugement :

Du palais de Priam, on assiege la porte.
Là, Pyrrhus, que le sang, que la fureur transporte,
A la tête des Grecs, et le glaive à la main,
Combat, resplendissant d'or, de fer et d'airain.
Tel un serpent altier que, pendant la froidure,
Sous la terre ont gonflé les sucs d'une herbe impure,
Devant l'astre des cieux, au retour des chaleurs,
De sa peau rajeunie étale les couleurs,
Bondit, glisse et se dresse, et, la crête enflammée,
Fait siffler les trois dards dont sa langue est armée,
Tel Pyrrhus, etc.

Il serait difficile, je le pense, de reproduire plus fidèlement et plus poétiquement les images, les tours, toute la pensée du poète. Le texte est ici religieusement respecté par le traducteur. Aucun des grands traits n'est omis, ni le *telis et luce voruscus ahend*, ni l'*ardens coluber ad solem*, ni *mala gramina pastus*... *frigida bruma sub terra timidum*. Les vers français me semblent soutenir, autant que possible, la comparaison avec les vers latins, et les vers latins sont admirables. C'est ainsi qu'il faut traduire Virgile; et c'est lorsqu'on l'aurait ainsi traduit, qu'on aurait des droits à espérer d'être déclaré classique.

Je pourrais multiplier ces rapprochemens; et de tous tirer cette vérité incontestable, que M. Gaston a traité Virgile beaucoup trop légèrement, dans la traduction de ses quatre premiers livres, un peu plus sérieusement dans celle des quatre qui les suivent, et non encore avec assez de respect dans les quatre autres, quoi qu'il y ait, dans ses derniers efforts, j'aime à le redire, des progrès très-remarquables. Je continuerais de prouver que M. Gaston n'est que par intervalle, et seulement dans quelques traits, rarement du moins dans des morceaux de suite, supérieur à M. Delille; que ce dernier, au milieu de ses ombres, a de grands effets de lumière; que ses défauts ont de l'éclat; qu'il est assez souvent digne de lui-même, s'il n'est pas souvent digne de Virgile; mais je réserve, pour un autre article littéraire, le complément de ces preuves. Je tâcherai qu'il confirme ma double assertion sur le travail du nouveau traducteur qui, d'une part, a beaucoup à faire pour mériter ce titre; qui, de l'autre, a tenu dans ses derniers livres beaucoup plus que n'ont promis les premiers.

LAVA.

ARTS MÉCANIQUES.

Rapport fait à la Société d'encouragement, par M. Bardel, au nom du Comité des arts mécaniques, sur les machines à filer le lin de M. Alphonse Leroy fils.

Nous avons examiné les machines à filer le lin de M. Alphonse Leroy fils; nous les avons vu fonctionner et nous avons reconnu qu'elles remplissent parfaitement le but que s'est proposé l'auteur.

Le système de mécanique adopté par M. Alphonse Leroy n'a de commun avec la filature du coton que la torsion et l'envidage sur des bobines à ailettes, comme dans la filature continue.

Ainsi, il a eu des difficultés à surmonter et des moyens à créer, dont la filature du coton ne lui offrait aucun modèle.

Ses préparations pour disposer le lin à être filé sont simples et peu multipliées; elles consistent en deux étirages et laminages opérés successivement; ils suffisent pour disposer parallèlement les filamens du lin et en former une mèche ou ruban, qui passe aussitôt sur le métier à filer.

Il n'y a point, comme pour le coton, de premier et deuxième cardage, d'étirage, de doublage, de filature en gros, de bobinage, etc.; ce n'est qu'après avoir étudié avec attention la nature du lin, que l'auteur a pu simplifier ses opérations et les réduire à un si petit nombre.

Le lin soumis aux essais qui ont été faits devant nous est du lin peigné; il ne donne presque point de déchet.

M. Alphonse Leroy n'a dans ce moment en activité qu'une seule machine à filer, composée de vingt-quatre broches ou bobines. Il se propose d'en faire construire un plus grand nombre, d'élever une petite fabrique qui servira à démontrer les avantages réels de ce nouveau genre de filature, et de poser ainsi les bases d'un plus grand établissement qu'il a le dessein de former.

Il se réserve de vous soumettre ultérieurement le résultat de son travail. Ainsi, ce que nous vous présentons aujourd'hui dans ce rapport, n'est que préparatoire, et nous aurons sans doute à vous confirmer des succès que la pratique et l'expérience auront consolidés.

M. Alphonse Leroy mérite par son zèle toute la bienveillance des amis des arts. Il a senti que l'état actuel de nos relations commerciales avec l'étranger, devait nous porter à employer le plus avantageusement possible, dans nos fabriques, une substance indigène que la France fournit abondamment et en qualité supérieure. Ses efforts se sont dirigés vers un but utile. A ce titre, il est digne d'éloges, et nous pensons que la Société doit lui en témoigner sa gratitude et sa satisfaction.

Rapport fait par M. Bardel à la même Société, sur un métier à fabriquer le filet pour la pêche de M. Barret.

Vous vous rappelez sans doute, Messieurs, que c'est la Société d'encouragement qui a pro-

voqué le génie de nos artistes à s'occuper d'un moyen mécanique pour fabriquer le filet pour la pêche. M. Jacquart, de Lyon, s'est mis le premier sur les rangs. Il a obtenu une récompense de la Société, bien que son métier laissât à désirer des perfectionnemens; mais il avait résolu le problème, en démontrant la possibilité de fabriquer le filet par un nouveau procédé, au moyen duquel on obtenait instantanément un grand nombre de mailles nouées aussi solides que celles des filets ordinaires.

Les marques de bienveillance et les encouragemens que la Société a donnés à l'auteur, quoique pour une machine imparfaite, ne doivent laisser aucuns regrets. Ils ont excité l'émulation, et M. Buron a présenté à l'exposition de 1806 un métier complet qui lui a mérité une médaille d'or et une récompense du Gouvernement.

Depuis, M. Barret s'est occupé du même objet. Il a fait apporter dans les salles de la Société un nouveau métier à faire le filet. Vos commissaires n'ont pu encore l'examiner, et en suivre les effets avec assez d'attention pour vous en rendre un compte exact. Ils croient devoir néanmoins fixer l'attention de la Société sur cette nouvelle invention, qui, en concourant avec celles du même genre déjà présentées, ne peut qu'assurer la réussite d'une fabrication importante, long-temps et vainement cherchée par les Anglais, et sur laquelle la Société d'encouragement peut se louer d'avoir eu l'initiative.

Vos commissaires se réservent de vous rendre un compte plus détaillé et plus complet du métier de M. Barret; en attendant, ils présentent cet artiste à la Société comme méritant toute sa bienveillance.

CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

Huitième exercice des Elèves, dimanche 24 avril 1808, à deux heures après-midi, dans la salle du Conservatoire.

PROGRAMME.

- 1^o. Ouverture d'Anacréon, de M. Chérubini.
- 2^o. Quintetto d'Anacréon, de M. Chérubini, chanté par M^{lles} Pelet, Galaup, Lemaire, MM. Eloy et Alberti.
- 3^o. Concerto de cor, de Pümo, exécuté par M. Ch. Petit.
- 4^o. Air de Sacchini, chanté par M. Desprésamons.
- 5^o. Concerto de violon, de Viotti, exécuté par M. Vidal.
- 6^o. Air de Mozart, chanté par M. Desprésamons.
- 7^o. Symphonie d'Haydn.

Les cartes d'entrées se prennent au bureau des recettes des exercices du Conservatoire.

Prix des places: Premières loges, 5 fr.; loges du rez-de-chaussée, 4 fr.; galeries hautes et basses et parquet, 3 fr.

Les personnes qui desiront des loges, sont priées d'en faire retirer les coupons avant midi le jour de l'exécution.

GÉOGRAPHIE.

Carte de l'Empire français divisé en 110 départemens, avec le duché de Parme, les principautés de Neuchâtel, de Lucques, de Piombino, l'île d'Elbe et la Suisse; comprenant le royaume d'Italie divisé en 21 départemens; donnant aussi les royaumes de Bavière, de Westphalie, de Wurtemberg, de Saxe, avec les duchés de Berg, de Bade, de Hesse-Darmstadt, de Wurtzbourg, de Nassau, et l'Etat du prince-primat. Par Poirson, ingénieur géographe.

Le prix de cette carte est de 3 fr. Elle se vend à Paris, chez Jean, marchand d'estampes, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n^o 10.

BOTANIQUE.

Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature, par M. Jaume Saint-Hilaire. — 33 et 34^e livraisons.

Ces deux nouvelles livraisons, exécutées avec le même soin que les précédentes, contiennent la description, l'histoire, et une figure imprimée en couleur, du rosier pimprenelle, de la doradille des murs, de la chicorée sauvage, de la soude épineuse, de l'anthyllide argentée, de la spirée à grappes, de la belle-de-nuit, de la morelle tomate, de la pariétaire officinale, du cactier raquette, du souchet odorant, de la fagelle commune, du millepertuis à grandes fleurs, de la sanguisorbe officinale, et de la momordique élastique. Environ deux cent cinquante planches composent actuellement cette collection, dont la tota-

lité sera de quatre cents. Il en paraît une livraison régulièrement tous les mois.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Victor, n^o 19, à raison de 9 fr. par livraison, en papier jésus, format grand in-8^o, et de 16 fr., en papier vélin, format in-4^o. On ne paie rien d'avance, et les livraisons parviennent franches de port à Paris comme dans les départemens.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^o ...	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg...	179 $\frac{1}{2}$	179
Madrid eff....	16	15 75
— vales.....		
Cadix effec....	15 90	15 75
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.....	445 r	455 r
Livourne.....	508	505
Naples.....		440
Milan.....	7 15 6 d. p. 6'	7 17, d. p. 6'
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort....		
Auguste....	251	249
Vienne.....	115	
St.-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier...	p.	
Genes effect...	4 78	4 75
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour $\frac{1}{2}$ c. j. du 22 mars 1808 85 fr. 70 c.
Idem. Jouis. du 22 sept. 1808..... fr. c.
Bons de remboursement..... fr. c.
Bscrip. pour rach. de rentes fonc. fr. c.
Act. de la B. de Fr. 1287 fr. 50 c.

Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1^{er} avril.. 1136 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse. fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de musique. Aujourd'hui, Relâche. — Lundi, au bénéfice de M. Chéron, une représentation de la Vestale; et le ballet de Mirza.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Bajazet, et le Médecin malgré lui. M^{lle} Mondran, Desgarcins, âgée de 14 ans, débutera par le rôle d'Atalide.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, 2^e et dernier Concert spirituel, dans lequel on entendra pour la dernière fois M. Lafond.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Auj.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Auj. Peau-d'Ane, et la Femme médecin.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Auj.

Salle Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd'hui, Tours d'agilité et de force, danse de corde, grands exercices des chiens et singes savans, la grande voltige par un singe.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal; l'entrée est par la cour des Fontaines, n^o 1. — Tous les jours, à huit heures du soir.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des des différens peuples, rue de Seine, faubourg St.-Germain, n^o 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc., est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

De l'Imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n^o 6.